

LAZARE

LES MENSONGES
DE LA GUERRE

“ Le Nationalisme, voilà l'ennemi ”

“ Tous les drapeaux ont été tellement souillés
de sang et de m... qu'il est temps de ne plus
en avoir du tout. ”

FLAUBERT

(Correspondance. Tome III. Page 389)

“ **J'accuse** le gouvernement français et ceux
qui par leur influence ont contribué à cette
guerre du meurtre de 1.500.000 français. ”

Emile COTTIN.

(Déclarations devant le 3^{me} Conseil de Guerre)

Ni Voleurs
Ni Volés ~

Ni Tueurs
Ni Tués ~



Les Mensonges de la Guerre

“ Le nationalisme voilà l'ennemi ”

Or voici que je veux parler librement et sans contrainte, pour que toutes les oreilles m'entendent. Cette guerre fut injuste, impie et criminelle. Il faut déshonorer cette guerre et le nationalisme abject qui lui donna naissance.

Cette phrase qui se précisa dans mon esprit avec la netteté d'une inscription lapidaire, alors que s'étalait encore sur les murailles des cités le mensonge de cette basse formule : « Taisez-vous, méfiez-vous », cette phrase que je me suis répétée tant de fois à moi-même, dans une impuissante hantise, et que j'étouffai de ne pouvoir lancer à tous les vents, je voudrais la crier à pleins poumons, comme le forçat enclos dans sa géhenne, qui ignore ce que l'écho lui répondra, et s'il est un écho, mais qui sait bien cependant qu'il obéit à une force inéluctable en exprimant dans un sursaut de révolte l'énergie de son être trop longtemps comprimée.

Le mensonge du Désarmement

Ceux qui disent qu'ils veulent tuer la guerre par la guerre mentent. On ne détruit pas le mal par le mal, le sang versé appelle le sang, et le meurtre engendre le meurtre. La guerre ne vit et ne se développe que parce qu'elle est alimentée sans cesse par l'ignorance et la méchanceté humaine. Or l'ignorance et la méchanceté furent et seront de tous les temps, et j'abhorre l'extravagance de ceux qui font profession de les porter au plus haut point pour en rédimier les âges à venir. Qu'ils prennent

garde que s'étant d'abord glorieusement et copieusement enrichis ils ne tendent à léser ainsi les intérêts des marchands d'obus, ou autres fournisseurs d'intendance qui naîtront d'eux dans la France victorieuse, et ne tarissent le patrimoine d'honneur qu'ils ont hérité de leurs aïeux. Aurait-ils tout oublié : les drapeaux de Steinkerque et de Malplaquet, de Jemmapes, et de la Main de Massiges, la France de Clovis, de Jeanne d'Arc, de Condé, de Bazaine, et du Président Woodrow Wilson ; la gloire de leurs descendants est-elle d'eux tellement déprisée qu'ils arrêtent au siècle présent cette glorieuse et bien française énumération et leur interdisent de révéler, à l'égal des nôtres, les étendards flottant au vent des victoires futures, et d'ajouter à la liste de nos grands hommes les grands hommes des temps à venir ?

Ou bien comptent-ils fixer définitivement les assises du Droit ? Et si d'autres nations dites « de proie » menaçaient plus tard ce qu'ils nomment la cause sainte de la Liberté des Peuples, ne leur concéderaient-ils pas de s'armer à leur tour pour la Paix par le Droit ?

En vérité une telle hypocrisie n'a d'égalé que l'inintelligence des foules qu'ils dévouent au trépas, et seuls les pauvres nègres arriérés, dont ils exploitent la barbarie au profit de leur vanité, de leur entêtement sénile, de leurs louches combinaisons et de leurs intérêts commerciaux, ont l'excuse de les croire.

Le mensonge du Droit

Nous combattons pour le Droit — les Alliés sont les champions du Droit — nous avons lutté jusqu'au triomphe du Droit.

Je ne sais s'il convient de s'irriter davantage contre ceux qui propageront ces impostures, ou contre l'aveuglement d'un pays qui s'est laissé duper par elles.

Il y avait dans nos Assemblées des juristes, nous nous piquions de posséder des moralistes dans nos Académies, une partie de la France prétendait être restée fidèle aux préceptes des religions, ou feignait de se passionner pour

eux, et il n'y a pas un homme d'Etat, pas un penseur, pas un chrétien qui ait osé élever la voix.

Non, la Force n'est pas le Droit. On n'instaure pas le Droit par la force des armes. Comment pourrions-nous mépriser l'Allemagne de Bismarck, nous qui avons cessé d'entendre les grandes et fortes paroles de PASCAL : « La justice est sujette à dispute : la force est très reconnaissable et sans dispute. Ainsi on n'a pu donner la force à la justice, parce que la force a contredit la justice, et a dit qu'elle était injuste, et a dit que c'était elle qui était juste, et ainsi ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste. » (Pensées Art. XXIV, XIV).

En réalité la Force est l'antagoniste du Droit. Si une cause est juste elle cesse de l'être au moment précis où elle prétend s'imposer par la violence. Toute guerre offensive est donc injuste ; et toute guerre défensive est également condamnable, car le Droit possède une force intrinsèque par laquelle il parvient toujours à triompher de la violence, aussi longtemps du moins que l'on prend souci de ne point les confondre l'un avec l'autre, et de ne les point mêler en un injuste et monstrueux assemblage.

Que la guerre de 1914 se soit arrêtée après la première bataille de la Marne, et que les Allemands aient pris Paris, ou bien que, doublant leurs étapes, les Cosaques aient promené sur les ruines de Berlin la dévastation de leur « rouleau compresseur » cela aurait-il changé quoi que ce fût à la figure du Droit, et notamment au fait de savoir si le gouvernement de Belgrade a été ou non l'instigateur de l'assassinat de Serajevo ?

C'est la plus ou moins grande valeur, ou, comme vous l'entendrez, la plus ou moins grande férocité des hommes engagés, c'est le hasard, c'est l'argent, ce sont les intrigues qui décident du sort des batailles. Mais rien de cela ne peut faire que le juste soit injuste ou que l'injuste soit juste, ou que le conquérant ne soit en fin de compte et toutes les fois qu'il mérite de l'être « vaincu par sa conquête ».

Qui oserait prétendre à notre époque que le résultat d'un duel prouve quoi que ce soit en faveur de la bonté de la cause qui triomphe ; ou qu'un homme est convaincu d'avoir mal raisonné et mal agi parce qu'il a été emprisonné, pendu, fusillé, décervelé, étranglé ou crucifié ?

Au surplus quel est l'historien qui s'est jamais occupé de rechercher, d'après les résultats des guerres du temps passé, la moralité de ces guerres ? L'histoire se borne à rechercher les causes apparentes ou les prétextes des guerres ; elle groupe artificiellement les événements militaires pour en faire des récits de batailles ; elle enregistre les modifications apportées dans les relations entre nations par les événements qui en ont été la conséquence et son rôle se termine là.

Quel érudit de nos jours pourrait affirmer ou nier la justice des guerres de Gengis-Khan, ou de Tamerlan, ou d'Artaxerxès-Longue-Main ? Dans quel auteur national avez-vous lu que les guerres de Louis XIV ou de Napoléon étaient injustes ? Après quelques années nul ne se soucie des causes et des responsabilités d'une guerre. Si l'on vous interrogeait à l'improviste vous seriez certainement empêchés de dire de quel côté était le bon droit dans la guerre sino-japonaise, dans la guerre russo-japonaise, et jusque dans ces guerres balkaniques qui furent l'origine de la dernière guerre. Où serait d'ailleurs le critérium, et quels seraient les juges ? Toujours celui qui est attaqué se prétend en état de légitime défense, et toujours celui qui attaque rejette sur la partie adverse la responsabilité des faits qui l'ont amené à s'armer pour n'être pas assailli. Nous ne haïssons pas moins les Allemands parce que nous leur avons déclaré la guerre en 1870 que pour nous l'avoir déclarée eux-mêmes en 1914. Tout cela n'est que chicane et argutie pour occuper la galerie, et rien de cela ne vaut ; car nul, parmi les guerriers, n'a reçu le surnom de « juste », au lieu que tous les conquérants, depuis l'origine du monde jusqu'à Napoléon, ont été salués du nom de « grand » par l'histoire servile et indifférente.

Le mensonge du Nationalisme

Exterminer les générations actuelles pour assurer le développement et la prospérité des générations à venir, ravager et faire ravager les contrées les plus illustres et les plus fertiles de l'Europe, pour créer entre les nations que l'on annéantit, ou que l'on affame parce qu'elle restent volontairement en dehors du conflit, je ne sais quelle société ou confraternité, fut-il jamais aberration plus pitoyable et plus tragique à la fois ?

Lorsque nous disons que nous combattons pour sauvegarder le patrimoine de nos enfants ou pour éviter qu'ils ne soient victimes de la tyrannie des conquérants, nous émettons un paradoxe contre lequel la connaissance la plus élémentaire de l'histoire devrait suffire à nous mettre en garde.

Les Savoyards ou les Corses ont coutume de s'irriter grandement lorsqu'on émet le moindre doute sur le caractère authentique de leur actuelle nationalité. En fait deux ou trois générations suffisent pour rattacher définitivement une province au joug de ses nouveaux occupants. De nombreux soldats français pourraient témoigner que des habitants de l'Alsace leur ont manifesté leur mécontentement, et les ont accueillis non pas en libérateurs, mais en importuns, ou même en ennemis. Si nous avons été vaincus dans la guerre récente les petits fils des paysans champenois auraient oublié dans quelques années leur origine française, de même que les Provençaux ne se souviennent nullement aujourd'hui de la République de Marseille, de Jeanne de Naples. et du « bon roi René ».

Une nation est une entité historique et que les événements historiques peuvent également créer ou détruire. Même la perte de leur idiome national n'apporte aux peuples annexés qu'un désagrément temporaire et somme toute fort léger, si bien qu'il ne m'est jamais arrivé pour ma part d'entendre un provençal regretter de ne pas savoir écrire dans la langue que ses aïeux parlaient, et qu'il comprend à peine.

Les traditions de patriotisme ne sont pas moins fictives. Moins de cinquante ans après leur réunion à la France les

Provençaux se crurent engagés par les lois de l'honneur à se battre pour le compte de François I^{er} contre les Impériaux, de même que les Boërs se battaient hier pour l'Angleterre contre l'Allemagne. Si Charles d'Anjou avait testé différemment, on eût sans doute enrôlé ses anciens sujets sous d'autres drapeaux, et ils n'auraient pas mis moins d'ardeur à les défendre.

Le mensonge de la Gloire

Que des hommes que j'ai connus poltrons et irrésolus dans leur vie antérieure aient pu être transmués du jour au lendemain en héros par la vertu magique d'un uniforme endossé, cela m'est apparu de prime abord difficile à concevoir, et l'entraînement de l'habitude ou la contagion de l'exemple ne m'apportait pas une explication qui me satisfît pleinement. Les individus courageux ou hardis étant fort rares, comment pouvait-on recruter des armées de gens valeureux ?

Je crois, à la réflexion que, les hommes, même réunis en cohortes armées, restent généralement lâches, et que l'on peut tuer par peur et se faire massacrer par peur. Pour les quelques volontaires dont on nous dit qu'ils s'offrirent spontanément à la mort, je leur refuse mon admiration, car l'homme qui se bat sans que rien ne l'y oblige, contre un autre homme n'est pas un homme brave, ni même un brave homme, mais un malheureux, que j'excuse seulement dans la mesure où il est victime du préjugé populaire auquel il s'immole.

J'ai vu qu'on décernait des palmes et des croix aux soldats vaillants. Si quelque gouvernement se mêlait un jour de récompenser l'indépendance de la pensée et le courage du caractère peu d'hommes mériteraient de recevoir cette distinction. Ce serait l'ordre de ceux qui ont refusé de s'abjurer eux-mêmes, et qui souffrent chaque jour parce que ils se sentent perdus parmi le débordement des violences que leur âme réprouve.

L'homme qui puisait le matin dans son journal sa dose d'héroïsme quotidien se serait grandement étonné si on lui eût dit que même dans ses rêves de victoire les plus

grandioses il manquait de noblesse d'âme, parce qu'il répétait machinalement une leçon toute faite ; et il se fût scandalisé à tort si on lui eût dit que l'homme qu'il qualifiait de lâche parce qu'il désertait ou préconisait la paix et le désarmement, le dépassait de cent coudées par sa valeur morale et par son courage.

Le mensonge de la Victoire

La bataille de la Marne, la Victoire de la Marne...

Y a-t-il eu, après l'invasion de la France, une bataille et une victoire de la Marne ? Non : Les armées françaises, vaincues à Charleroi, à Namur et en Lorraine ont battu en retraite devant un ennemi mieux outillé, mieux commandé, et probablement supérieur en nombre. Elles ont pu se ressaisir à temps, résister sur la Marne, grâce à l'avance des Russes, et regagner une partie du terrain perdu, de sorte que la débacle s'est atténuée en défaite. Mais il ne sert de rien de décomposer les faits : de la frontière à la Marne il n'y a eu qu'une bataille qui a été perdue par les généraux Joffre et Pau, et « la plus grande victoire de tous les temps » fut une *défaite*, et ce qui le prouve bien c'est qu'on leur a retiré leur commandement, en attendant Foch et ses *grandes victoires* sur des troupes qui, s'étant mutinées, battaient en retraite après avoir demandé l'armistice.

Le mensonge Clérical

« Tu ne tueras pas ». Le précepte des religions est absolu, et sans aucune dérogation. Ne dites donc pas qu'il est licite de tuer pour défendre votre droit ; car il serait alors également licite de tuer pour instaurer, le cas échéant, ce même droit, et, de dérogation en dérogation, vous en arriverez au degré d'abjection où sont tombés les ministres des cultes qui enseignent dans les chaires que nous avons le Droit de tuer, lorsque nous en avons reçu l'ordre, les hommes qui parlent une langue qui n'est pas la nôtre ; ou encore qu'on peut être chrétien et soldat, et mourir pour son Dieu et pour sa Patrie.

Le mensonge du Patriotisme

Les hommes modernes prétendaient s'être affranchis des dogmes religieux, et, dans notre pays notamment; les libres-penseurs affectaient de traiter avec pitié les cléricaux. La guerre nous a révélé que nulle différence fondamentale n'existait entre eux, et, dès qu'un prétexte leur a été fourni pour en liguier et canaliser dans une direction unique le torrent de la haine où s'abreuvent les passions humaines, dès que le péril allemand a remplacé le spectre clérical, le jour où il n'y a plus eu d'ennemis à gauche, mais seulement des ennemis à la frontière, leur patriotisme ingénu les a révélés tous pareils dans la superstition, l'inintelligence et la cruauté de leurs âmes médiocres.

Les hommes à la pensée libre ont fraternisé avec ceux qu'ils nommaient ignorants, et ce fut l'union dite « sacrée » entre bien-pensants et profanes; ceux-ci ne s'aperçurent pas que le vocable dont ils se servaient avait un arrière-goût de sacristie, que les défilés militaires renouvelaient les rites abolis des processions, que plusieurs lisaient le « communiqué » comme on lit l'Évangile, qu'on se lève pour entendre la *Marseillaise* comme pour entendre certains versets des hymnes religieuses, que le salut au drapeau évoque tout naturellement l'idée des fidèles agenouillés sous la bénédiction de l'ostensoir, que tel qui aurait haussé les épaules si on lui eût demandé de baiser des reliques s'inclinait pour baiser la frange du drapeau, et qu'enfin le patriotisme en action n'était rien d'autre qu'une religion aggravée, qui ne repose sur aucune révélation, et dont aucune valeur morale ne compense le charlatanisme et la cruauté.

Celui qui voulait planter le drapeau dans le fumier était aussi dérisoire et aussi niais que ceux qui lui attribuent dans les cérémonies publiques une escorte et une place d'honneur. Aucun être sensé ne sera saisi de respect devant une tige de bois, ou devant un chiffon bleu, rouge ou blanc. Pourquoi faut-il que nous révérions, à l'égal d'une idole, l'assemblage de ces objets; et peut-on, d'autre part, concevoir sérieusement l'idée d'un blasphème au drapeau?

Le mensonge des Responsabilités

Les responsables de la guerre, nous croyons tous les connaître: il y a eu les assassins de Serajevo, il y a eu le tzar Nicolas et le militarisme allemand, et l'énumération pourrait se continuer. Mais prenons garde que chacun de nous porte en soi un tzar Nicolas, un junker prussien, ou un bandit serbe, et que nul de nous ne peut dire: « je valais mieux que ces hommes là ». Ainsi les lâches Parlementaires français qui laissèrent l'irréparable s'accomplir, étaient bien nos représentants, et restèrent dignes de l'être puisque nous avons toléré qu'ils le fussent en dépit de toute légalité.

On enseignait autrefois aux catholiques que chacun de leurs péchés crucifie Jésus. De même chacun de nous fut à chaque minute personnellement responsable de chaque meurtre qui se commit. C'est parce que je fus complaisant au mal que des hommes comme moi sont morts dans les tranchées. C'est parce que vous avez travaillé à fabriquer des munitions que des familles de travailleurs comme vous ont vu leurs maisons démolies et leurs hardes dispersées. C'est parce que ce marchand vient de remplacer par un « hall » somptueux l'échoppe au fond de laquelle il a végété des années durant dans la crasse de son bas négoce, que des soldats ont manqué d'abri, et que les aliments les plus nécessaires manquent aux malheureux. Nous sommes tous coupables et tous responsables; il y a du sang sur le sale papier qui nous sert de monnaie; le pain que nous mangeons a le goût du sang. Il y a de la fange sur nos mains et de la boue sur nos âmes.

Le mensonge du Capitalisme

Tout s'est passé comme si tous étaient de mèche dans la sinistre farce: rois, gouvernements, fabricants d'obus et marchands de denrées.

Je crois fermement pour ma part que le coup a été monté par une bande internationale de malfaiteurs, associés dans une intention de rapine, et que les ramifications de ce syndicat s'étendaient à l'infini. Tout leur obéissait

et ils faisaient détrôner, assassiner, emprisonner, bannir ceux qui tentaient de leur résister ou d'échapper à leur étreinte.

Comment expliquer sans cette hypothèse les mouvements de flux et de reflux et l'oscillation quasi rythmique de ce qu'on nommait le front français ? Les offensives succédaient aux offensives, les poches se vidaient et se reformaient, les saillants s'élargissaient ou se resserraient, et la décision n'intervenait jamais, cependant que les hommes mouraient, et que s'accélérait le jeu macabre de la Banque, où les billets se râflent par monceaux pour qui jette sur le carreau des monceaux de cadavres.

Jamais opération commerciale n'eut plus d'envergure, et ne fut plus patiemment et ni plus minutieusement organisée. Une série de défaites continue, même masquée par les mensonges des gouvernants, risquait de décourager la longanimité des perdants. Aussi les succès partiels alternaient-ils avec les revers. Les peuples ne furent lancés qu'un par un dans la mêlée, comme ces figurants bien stylés qui attendent dans la coulisse le moment de paraître. Après les Turcs, les Bulgares. Après les Italiens, les Américains. Demain nous aurait sans doute montré les Japonais d'une part et les Tartares de l'autre. Entre temps on n'imprimait des billets de banque qu'autant qu'il était nécessaire, et on n'expédiait dans les tranchées que le nombre d'hommes mathématiquement nécessaire pour faire durer la guerre.

Une seule bataille, c'eût été trop simple. On gagne plus à nourrir et à équiper des millions d'hommes pendant cinq ans que pendant trois mois ; et c'eût été en somme une chétive opération que la fourniture des balles et des obus qu'aurait suffi à épuiser une campagne de quelques semaines.

Comme cette guerre sera sans doute la dernière que verront ceux qui s'y enrichirent, et comme la plupart d'entre eux n'avaient jamais eu pareille aubaine, ils voulurent en profiter ; et, par la voix de la presse vendue, ils disposaient les foules à se grouper toujours en nouveaux troupeaux pour alimenter le marché où s'écoulaient leurs

produits, et les gouvernements, qui étaient à leur solde, renouvelaient sans cesse leurs ordres d'achat, sachant que ce dont ils disposaient ne leur appartenait déjà plus, mais qu'en faisant ainsi anéantir jusque au bout ceux qui pourraient un jour leur demander des comptes, ils sauvaient leur mise, en sauvant leur tête.

Le mensonge Diplomatique

Le gouvernement français partage avec tous les autres gouvernements la responsabilité de la guerre, et cette responsabilité est grande.

Le Président Poincaré qui s'était rendu en Russie pendant les semaines qui ont précédé les hostilités pour signer le traité, négocié par M. Delcassé, après le rappel du Baron Louis, et qui transformait, grâce au vote de la loi de 3 ans, l'alliance défensive, qui nous liait à ce pays, en alliance offensive et défensive, est aussi coupable et peut-être plus coupable que les autres chefs d'Etat.

Les débats du procès Malvy nous ont révélé que, bien avant la mobilisation, on s'occupait en France d'appliquer aux suspects, inscrits sur « les carnet B » les mesures prévues contre eux en cas de guerre. Le jour où l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie fut connu en France la Bourse enregistra sur la rente française une baisse de *deux points*, fait absolument *inexplicable*, si l'on ne *savait* pas, dès ce moment que la guerre européenne devait sortir de cet ultimatum.

Enfin la préméditation de notre gouvernement me semble démontrée par ce fait que le texte de l'ultimatum, tel qu'il fut communiqué aux journaux français avait été tronqué, et qu'on en avait fait disparaître toutes les précisions⁽¹⁾ de façon à laisser croire par le caractère vague que l'on imprimait faussement aux réclamations du gouvernement autrichien, qu'elles étaient inconsistantes, et ainsi qu'il ne s'agissait pas de griefs parfaitement déterminés, mais je ne sais quelle injurieuse querelle d'Allemands.

(1) Ces précisions étaient contenues dans les art. 7 et 8 et dans le Mémoire relatif aux résultats de l'instruction ouverte à Serajevo pour ce qui concernait les fonctionnaires serbes mentionnés aux dits articles. (Livre Bleu Serbe. Librairie Berger-Levrault. N° 32, pages 44, 45 et 46).

De même en admettant que le gouvernement Anglais ait sincèrement voulu jouer un rôle de médiateur, comment Sr Grey aurait-il pu écrire, le 31 juillet 1914, à l'ambassadeur de Grande Bretagne à Paris : « Si la France et l'Allemagne se trouvaient engagées dans une guerre nous y serions entraînés » (1), et faut-il s'étonner que l'Allemagne n'ait pas accepté une telle médiation puisque l'Angleterre avait « un accord avec la France en vertu duquel, en cas d'attaque injustifiée, le Royaume-Uni viendrait à son secours », accord que nous a révélé un discours de Lloyd George à la Chambre des Communes du 7 août 1918, mais que l'Allemagne n'ignorait certainement pas en 1914.

Quant au gouvernement Américain, s'il avait été mû par un sentiment de justice et non par le souci de récupérer un jour le montant de ses créances, qu'il considérait comme perdues en cas de défaite des nations de l'Entente, et par le désir de leur vendre librement ce qui leur était nécessaire pour continuer la lutte, il serait intervenu dès le début, et nous n'aurions pas lu dans les premiers messages du Président Wilson, aujourd'hui citoyen français, les phrases ironiques par lesquelles il tournait en dérision l'intransigeance des Anglo-Français, et leurs prétentions croissant avec leurs revers.

Si d'autre part, en même temps qu'elle souscrivait aux emprunts russes, et qu'elle adoptait l'heure du Méridien de Greenwich, la France ne s'était pas placée sous la main-mise russe et anglaise, et si la guerre n'avait pas été une chose décidée et convenue entre les diverses nations qui devaient constituer le bloc de l'Entente, les diplomates auraient travaillé de conserve pour localiser le conflit, comme cela s'était produit lors de la guerre russo-japonaise, au lieu que nous trouvons dans les documents diplomatiques la preuve du contraire.

C'est ainsi que le Ministre de Serbie à Saint-Petersbourg put affirmer, dès le 11/24 juillet 1914 « qu'il s'agissait non pas d'une question entre la Serbie et l'Autriche,

(1) Livre Bleu Anglais, Librairie Berger-Levrault. N° 49. Page 99.

mais d'une question européenne » (1) que l'ambassadeur de France à Saint-Petersbourg put faire entendre, le 24 juillet 1914, que « même si l'Angleterre décline de se joindre à elles, la France et la Russie sont résolues à prendre fortement position » (2) ; M. Sazonof, ministre des Affaires Etrangères de Russie, proclamer le 25 juillet 1914 que « si la Russie se sent assurée de l'appui de la France elle fera face à tous les risques de guerre », (3) ; et enfin M. Cambon, ambassadeur de France à Londres, « prévoir, (le 30 juillet 1914) que l'agression prendrait la forme soit d'une demande que la France cesse ses préparatifs, soit d'une demande qu'elle s'engage à rester neutre en cas de guerre entre l'Allemagne et la Russie », et décréter par anticipation que « la France ne pouvait accueillir ni l'une ni l'autre de ces demandes. » (4)

Il est d'ailleurs à noter que si le gouvernement français avait été convaincu, dès l'origine, de la justice de la cause serbe, et du caractère vexatoire des demandes autrichiennes, M. Viviani n'aurait pas eu à « adoucir » au Palais-Bourbon les termes de la déclaration qu'à propos de cet évènement il avait faite antérieurement au Sénat. (5)

Qu'on ne vienne pas dire après cela que notre gouvernement n'a pas voulu la guerre. Si elle lui avait été imposée comme il le prétend faussement, il aurait réuni les Chambres, et au lieu d'« adoucir » la vérité devant elles, il leur aurait fait connaître in extremis les traités signés par lui et il n'aurait pas volontairement attendu pour leur demander leur avis qu'on fût en présence du fait accompli.

En réalité le Président Poincaré et ses ministres ont violé l'esprit de la Constitution, disposé de la France, et déchaîné la guerre, lorsque entre le 31 juillet 1914 et le

(1) Livre bleu Serbe. Librairie Berger-Levrault. N° 36, p. 49.

(2) Livre bleu Anglais » » N° 4, p. 17.

(3) » » » N° 9, p. 31.

(4) » » » N° 37, p. 78.

(5) Déclaration au Sénat : « Une fois de plus et de la manière la plus tragique S. M. l'Empereur d'Autriche vient d'être frappé dans ses affections les plus chères par un abominable attentat... L'humanité toute entière réprovera cet attentat. » Voir pour les détails de l'évènement entre M. Viviani et le ministre Vestnich et sur l'impression exacte de M. Viviani au moment où il connut le crime, Livre bleu Serbe, Librairie Berger-Levrault. N° 13, p. 15.

1^{er} août, ils ont fait, de leur propre autorité, à l'ambassadeur d'Allemagne à Paris cette réponse honteuse et hypocrite, que le gouvernement Allemand devait qualifier plus tard de « non satisfaisante et ambiguë » (1), et qui sera leur éternelle condamnation: « Sur ma demande précise et réitérée si en cas de guerre russo-allemande la France restera neutre, le Président du Conseil m'a déclaré que la France fera ce que ses intérêts lui commanderont » (L'ambassadeur d'Allemagne à Paris au Chancelier de l'Empire. 1^{er} août 1914). (2)

L'aveu est formel et se retrouvera sous une forme à peu près pareille dans les proclamations faites à leurs peuples au moment de leur entrée en guerre par les souverains de l'Italie et de la Roumanie, nos sœurs latines.

C'est le souvenir de ce mot cynique qui m'a toujours empêché pour ma part de sympathiser aux récriminations et aux doléances de notre gouvernement, lorsqu'il prétendait se poser en martyr du Droit et de la Civilisation, et de m'enorgueillir des succès passagers ou durables, réels ou fictifs, remportés par nos armes, car il n'est rien de plus vil pour un peuple que de préparer par des voies scélérates le triomphe de ses intérêts, même après leur avoir fait revêtir, pour duper les pauvres d'esprit, la fallacieuse et spécieuse apparence de l'honneur national.

(1) Livre blanc Allemand. Librairie Berger-Levrault. p. 21.

(2) »

Annexe 27. Page 75.